

Ihara Saikaku, « L'homme qui ne vécut que pour aimer »

Le gai savoir amoureux

Lorsque le maître du haïku*, Ihara Saikaku (1642-1693), issu d'une famille de marchands d'Osaka, aborde le récit en prose, il prend pour objet la société de l'ère d'Edo* (1603-1868), qui émerge au pied du château du seigneur, voit prospérer la classe des commerçants, forge enfin, entre théâtre kabuki* et quartiers de plaisir, une bonne partie du futur patrimoine culturel du Japon. Par un habile agencement de la littérature classique sino-japonaise et de l'actualité la plus branchée, Saikaku imagine des histoires où les classes sociales se croisent à travers l'amour. Il se fait l'observateur amusé et compatissant du « monde flottant »*, *ukiyo*,

Saikaku alterne comique coquin et glissement progressif du plaisir... jusqu'à l'outrance.

mot sino-japonais d'origine bouddhique*, proche de notre « vallée de larmes », qui dit la fugacité, le caractère illusoire de toute réalité, l'inexorable évanescence des amours et des fortunes – souffrance en sus.

Son premier livre, *L'Homme qui ne vécut que pour aimer* (1682), suit la vie d'un amoureux de l'amour, comme pratique amoureuse, mais aussi comme art de vivre, car associé à la parure, à la cuisine, à la fête et à un art du vivre-ensemble au mépris du rigide ordre social du

moment. Le héros, Yonosuke, jouit d'une sexualité précoce et débridée, et passe d'un lieu à l'autre du Japon, d'une expérience à l'autre, toujours curieux des amours locales. Devenu richissime par héritage, lui qui tirait le diable par la queue accède aux courtisanes de haut parage, parangons de la beauté, de l'élégance et de l'*ars erotica*. Avant d'aller finir sa vie sur l'île des Femmes, Yonosuke aura conquis 3 742 femmes et 725 hommes...

AU DÉTAIL PRÈS

Les deux extraits illustrent le plaisir insigne de s'ébattre tel que pouvait en rêver le lecteur de la littérature érotique de la période Edo. L'œuvre de Saikaku circule en même temps que d'autres médias, qui combinent texte et image, ou des tableaux légendés. Ainsi l'amateur a-t-il le choix – comme le Japonais de 2015, sous d'autres formes – entre almanachs, livres de haïkus, estampes du monde flottant, etc., dont certains sont dûment nommés par le narrateur. Dans *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, tout est vu par l'expert en la matière, Yonosuke, qui évalue au détail près – fût-ce l'origine du parfum utilisé – la prestation. L'amour des hommes entre eux n'est point ignoré, mais trouvera son expression achevée dans *Le Grand Miroir de l'amour mâle* (1687), moins connu et prisé que le reste de l'œuvre.

Rien ne distingue *a priori* ce recueil de petites histoires des manuels dits « de l'oreiller », d'une drôlerie

triviale, qui titillent l'imagination et poussent à consommer. Là où Saikaku se démarque un rien, c'est, outre sa verve de conteur, par le caractère délié de sa représentation. Il sait orchestrer ici le comique coquin, là le glissement progressif du plaisir jusqu'à l'outrance (neuf assauts !), toujours par la suggestion jubilatoire – rien de pornographique –, sans forcément appeler un chat un chat, mais sans non plus se le refuser. Le jeu n'en reste pas moins risqué : l'homme s'y décharge de son énergie. Guette alors la femme fatale, prompte à l'épuiser, et dont ce *senryū* (haïku érotico-satirique) de la fin du XVIII^e siècle raille bien la redoutable inconscience : « L'ayant tué d'extase / je croyais qu'il jouissait », dit-elle / au procès-verbal » (*Haïku érotiques*, Picquier, 1996).

Ce gai savoir amoureux inspirera, au tournant du XX^e siècle, l'écrivain Kafū Nagai (1879-1959), autre connaisseur raffiné des quartiers de plaisir et nostalgique d'un monde en voie de disparition, suivi plus tard dans la même verve par Akiyuki Nosaka (né en 1930) qui, dans *Les Pornographes* (1968), décrit l'invasion de la pornographie dans la société japonaise de l'après-guerre. Dans les années 1960-1980, le Japon connaîtra encore la vogue du *pink eiga* (cinéma rose), un soft porno souvent plein d'humour qui retrouve la même veine truculente, paillardise décomplexée que l'Occident a perdue depuis le XVI^e siècle, avec Rabelais. ● G.S.

LE TEXTE

« Elle gémissait comme la grive dorée »

Si Yonosuke savait d'ordinaire admirablement s'amuser, Hatsune avait à la perfection le don d'entretenir l'ambiance, et aucune autre *tayū* [courtisane de haut niveau] ne lui arrivait à la cheville. Quand le banquet s'étiolait, elle faisait rire, séduisait les hommes qui jouaient aux dandys, s'entendait à réjouir aux larmes les novices en amour, avec une stratégie adaptée à chaque cas, et elle aurait même pu embobiner un dieu irréflecté. *A fortiori*, les hommes n'atteignaient pas à cette sagesse.

Sa science au lit n'était en rien vulgaire. « Ce soir, j'ai sommeil », dit-elle pour attirer l'attention du client sur la chose. Quand elle se fut levée pour se préparer, il l'observa attentivement. Elle se gargarisa plusieurs fois, se fit lisser les cheveux le temps qu'il fallait, parfuma ses manches de deux brûle-parfums différents [...]. Elle inspecta même son profil au miroir avant d'arriver au petit salon. Elle fit ouvrir la porte coulissante qui la séparait de la chambre et congédia une remorqueuse à son service pour ne garder auprès d'elle qu'une apprentie. À la lueur de la lampe, elle s'approcha de l'oreiller en s'écriant : « Ouh ! Il y a une drôle d'araignée, là, tenez ! » Arraché à ses rêves, Yonosuke se leva et pesta : « Quelle plaie, alors ! » lorsqu'elle l'embrassa fermement : « C'est une femme araignée qui s'accroche à vous. » Elle lui dénoua la ceinture et délia aussi la sienne, l'attira contre elle : « Suis-je une araignée si désagréable ! » En lui frottant l'échine de plus en plus bas, elle l'interrogea : « Quelles femmes vous ont déjà touché par ici ? » Lorsque sa main descendit jusqu'au point précis situé sous le pagne, Yonosuke se sentit mourir. N'y tenant plus à présent, il lui monta sur le ventre sans préavis. D'en dessous, elle le retint en arrière par la poitrine : « Que voilà des choses impolies ! » Il s'excusa : « Je n'en peux plus, pardonnez-moi. » Elle répondit : « Il y aura d'autres occasions. Cela suffit pour ce soir. » Il ne put faire autrement que de dire : « Il m'est arrivé d'être ainsi éconduit à Edo*, j'en suis encore mortifié. Je ne puis descendre de moi-même et ne le ferai que si vous me

prenez dans vos bras. » Tandis qu'ils parlaient de la sorte, son engin s'affaissa et devint inutilisable. Il se résignait à obéir, lorsqu'elle lui saisit les deux oreilles par en dessous en disant : « Vu le temps que vous avez passé sur mon ventre jusqu'à maintenant, vous n'allez pas redescendre purement et simplement. » Et de le laisser tout mener à sa guise – comportement peu commun au lit ! Ensuite, ils se querellèrent, elle se leva bruyamment en le piétinant. Lui avait-il dit quelque chose d'irritant ? On ne sait. [...]

Ce fut une rencontre extraordinaire ! Ils [Yonosuke, son ami Denshichi et la courtisane Naoki] causèrent aimablement, s'allongèrent à trois sur le même oreiller, mais il était impensable qu'ils fissent vulgairement l'amour, et jamais ils ne se départirent de leur bon goût. Amateurs de courtisanes comme jamais, beaux, riches, sans famille, libres de tout leur temps pour le monde flottant*, ces deux hommes étaient au comble d'une prospérité qui rendait non avenue toute prétention au luxe de la part du monde. Quant à Naoki, [...] elle avait de bons points qu'il n'était possible de connaître qu'à la condition de coucher avec elle. Ce qu'elle avait le bonheur de posséder naturellement, et qui se voyait dès qu'elle dénouait son *obi* [ceinture du kimono], c'était sa peau, belle et chaude. Tandis qu'elle haletait, elle n'avait cure du désordre de sa coiffure, sa tête quittait l'oreiller, son regard devenait un peu vague, ses aisselles se mouillaient, sa robe de nuit se trempait, ses hanches se soulevaient du tatami, le bout de ses orteils se recourbait. [...] Ce qui était drôle aussi, c'est qu'elle gémissait comme la grive dorée. Elle maîtrisait jusqu'à neuf assauts de l'homme qui lui tombait dessus comme une moustiquaire dont la suspension a rompu. Elle aimait ça, la volupté, et même un homme d'une vigueur prodigieuse s'y épuisait avec elle.

Ihara Saikaku, *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, traduction Gérard Siary, © Picquier, 1975